

Je ne suis pas allé au lycée ce matin. C'est-à-dire que j'y suis allé, mais seulement pour demander au professeur principal la permission de rentrer à la maison. Je lui ai donné la lettre par laquelle mon père sollicitait une autorisation d'absence "pour

# Imre Kertész

## Etre sans destin

roman traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai  
et Charles Zaremba

raisons familiales". Il m'a demandé quelle sorte de raisons familiales ce pouvait être. Je lui ai dit que mon père avait été réquisitionné pour le service du travail obligatoire ; alors il n'a plus fait de difficultés.

**ACTES SUD**

Extrait de la publication



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“Et malgré la réflexion, la raison, le discernement, le bon sens, je ne pouvais pas méconnaître la voix d’une espèce de désir sourd, qui s’était faufilée en moi, comme honteuse d’être si insensée, et pourtant de plus en plus obstinée : je voudrais vivre encore un peu dans ce beau camp de concentration.”

De son arrestation, à Budapest, à la libération du camp, un adolescent a vécu le cauchemar d’un temps arrêté et répétitif, victime tant de l’horreur concentrationnaire que de l’instinct de survie qui lui fit composer avec l’inacceptable. Parole inaudible avant que ce livre ne la vienne préférer dans toute sa force et ne pose la question de savoir ce qu’il advient, quand il est privé de tout destin, de l’humanité de l’homme.

Imre Kertész ne veut ni témoigner ni “penser” son expérience mais *recréer* le monde des camps, au fil d’une impitoyable reconstitution *immédiate* dont la fiction pouvait seule supporter le poids de douleur.

Cette œuvre dont l’élaboration a requis un inimaginable travail de distanciation et de mémoire dérangera tout autant ceux qui refusent encore de voir en face le fonctionnement du totalitarisme que ceux qui entretiennent le mythe d’un univers concentrationnaire manichéen. Mis au ban de la Hongrie communiste, ignoré par le milieu littéraire à sa parution en 1975, *Etre sans destin* renaît après la chute du mur. Enfin reconnu, Imre Kertész a, depuis, reçu plusieurs prix prestigieux tant en Hongrie qu’en Allemagne.

## IMRE KERTÉSZ

*Imre Kertész est né en 1929 dans une famille juive de Budapest. Il est déporté à Auschwitz en 1944 et libéré du camp de Buchenwald en 1945. Depuis 1953, il se consacre à l'écriture et à la traduction. Écrivain de l'ombre pendant plus de quarante ans, Imre Kertész a reçu le prix Nobel de littérature en 2002. Son œuvre est publiée en France par Actes Sud.*

### DU MÊME AUTEUR

- KADDISH POUR L'ENFANT QUI NE NAÎTRA PAS*, Actes Sud, 1995 ; Babel n° 609.  
*UN AUTRE. CHRONIQUE D'UNE MÉTAMORPHOSE*, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 861.  
*LE REFUS*, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 763.  
*LE CHERCHEUR DE TRACES*, Actes Sud, 2003.  
*LIQUIDATION*, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 707.  
*LE DRAPEAU ANGLAIS* suivi de *LE CHERCHEUR DE TRACES* et de *PROCÈS-VERBAL*, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 1098.  
*ÊTRE SANS DESTIN. LE LIVRE DU FILM*, Actes Sud, 2005.  
*ROMAN POLICIER*, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 918.  
*DOSSIER K.*, Actes Sud, 2008.  
*L'HOLOCAUSTE COMME CULTURE*, Actes Sud, 2009.  
*JOURNAL DE GALÈRE*, Actes Sud, 2010.  
*SAUVEGARDE*, Actes Sud, 2012.

Edition préparée sous la direction  
de Martina Wachendorff

Titre original :

*Sorstalanság*

Editeur original : Szépirodalmi, Budapest

© Imre Kertész, 1975

publié avec l'accord de

Rowohlt Berlin Verlag GmbH, Berlin

© ACTES SUD, 1998

pour la traduction française

ISBN 978-330-02306-5

IMRE KERTÉSZ

ÊTRE SANS DESTIN

roman traduit du hongrois  
par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba

*ACTES SUD*



## I

Je ne suis pas allé au lycée ce matin. C'est-à-dire que j'y suis allé, mais seulement pour demander au professeur principal la permission de rentrer à la maison. Je lui ai donné la lettre par laquelle mon père sollicitait une autorisation d'absence "pour raisons familiales". Il m'a demandé quelle sorte de raisons familiales ce pouvait être. Je lui ai dit que mon père avait été réquisitionné pour le service du travail obligatoire ; alors il n'a plus fait de difficultés.

Je me grouillais de rentrer, pas à la maison mais au magasin. Mon père m'avait dit qu'ils m'y attendraient. Il avait même précisé que je me dépêche parce qu'on pouvait avoir besoin de moi. C'est d'ailleurs pour ça qu'il m'a fait rentrer de l'école. Ou bien "pour me voir à ses côtés ce dernier jour, avant de quitter la maison" : il avait aussi dit ça, mais à un

autre moment. Il l'avait dit à ma mère, me semble-t-il, quand il lui avait téléphoné le matin. Parce qu'on est jeudi et que tous les jeudis et dimanches après-midi, je vais impérativement chez ma mère. Mais mon père lui avait dit : "Je n'ai pas la possibilité de t'envoyer Gyurka", et c'était la raison qu'il avait donnée. Ou peut-être pas. J'avais un peu sommeil ce matin, à cause de l'alerte aérienne de la nuit, et je ne me souviens peut-être pas très bien. Par contre je suis sûr qu'il l'a dit. Si ce n'est pas à ma mère, c'est à quelqu'un d'autre.

J'ai échangé moi aussi quelques mots avec ma mère, mais je ne me souviens plus quoi. Je crois qu'elle m'en voulait un peu parce que je n'ai eu que peu de temps pour elle, à cause de la présence de mon père : finalement, aujourd'hui, c'est lui qui compte. J'étais déjà en train de sortir, quand même ma belle-mère m'a dit quelques mots confidentiels en tête à tête dans le vestibule. Elle m'a dit qu'elle espérait qu'en ce jour si triste pour nous, elle "pouvait compter sur un comportement convenable de ma part". Je ne savais pas quoi dire, alors je n'ai rien dit. Mais elle a dû mal interpréter mon silence parce qu'elle a poursuivi tout de suite en disant qu'elle ne voulait pas heurter ma sensibilité en me faisant

des recommandations qui, elle le savait, étaient de toute façon superflues. Car elle ne doutait pas qu'en grand garçon de bientôt quinze ans, je pouvais mesurer par moi-même la gravité du malheur qui nous frappait, comme elle a dit. J'ai hoché la tête. J'ai vu que ça lui suffisait. Elle a ébauché un geste de la main vers moi et je craignais déjà qu'elle ne veuille m'embrasser. Mais elle n'en a rien fait, elle a seulement poussé un soupir, long et saccadé. J'ai remarqué que ses yeux s'embaient. C'était désagréable. Puis elle m'a laissé partir.

J'ai fait à pied la route de l'école jusqu'au magasin. L'air était pur, il faisait doux, compte tenu du fait qu'on n'est qu'au début du printemps. Je me serais même déboutonné mais j'ai changé d'avis : comme je marchais contre la brise, un pan de mon manteau pouvait se rabattre sur mon étoile jaune, ce qui n'aurait pas été réglementaire. Il y a des choses auxquelles je dois désormais accorder plus d'attention. Notre cave à bois se trouve dans les parages, dans une rue adjacente. Un escalier raide descend dans le noir. J'ai trouvé mon père et ma belle-mère au bureau, une loge de verre étroite éclairée comme un aquarium, juste au pied de l'escalier. Il y avait aussi M. Sütö, je le connais parce que autrefois, il était

employé chez nous comme comptable et gérant de l'entrepôt à ciel ouvert qu'il nous a racheté depuis. Du moins, c'est ce qu'on dit. Du point de vue racial, M. Sütö n'a pas de problèmes avec son charbon, alors il ne porte pas l'étoile jaune et tout ça n'est à mon avis qu'une ruse commerciale, pour qu'il puisse surveiller nos biens et aussi que nous ne soyons pas obligés de renoncer totalement à nos revenus.

C'est pourquoi je ne l'ai pas salué de la même façon qu'avant, parce qu'en un certain sens il avait pris le pas sur nous ; mon père et sa femme sont devenus plus attentionnés, eux aussi. Mais lui, il tient à continuer à appeler mon père "patron", et ma belle-mère "chère madame" comme si de rien n'était et il n'omet jamais de lui faire le baisemain. Quant à moi, il m'a accueilli comme toujours d'un ton enjoué. Il n'a même pas remarqué mon étoile jaune. Ensuite, je n'ai pas bougé, je suis resté près de la porte et, eux, ils ont continué ce qu'ils avaient interrompu à mon arrivée. Il me semblait que j'étais tombé au beau milieu d'une négociation. Dans un premier temps, je ne comprenais pas de quoi ils parlaient. J'ai fermé les yeux un instant parce que j'étais encore un peu ébloui par le soleil de la rue. Mon père disait quelque chose

et quand je les ai rouverts, c'était M. Sütö qui parlait. Sur tout son visage rond au teint mat – avec sa fine moustache et le petit espace entre ses deux incisives larges et blanches – sautaient des ronds de soleil rouge et jaune, comme des abcès qui crèvent. La phrase suivante, c'est mon père qui l'a prononcée : il était question d'une "marchandise" qu'il "vaudrait mieux" que M. Sütö "emporte immédiatement". M. Sütö n'avait pas d'objection ; alors mon père a sorti d'un tiroir du bureau un petit objet emballé dans du papier de soie entouré d'une ficelle. C'est seulement à ce moment-là que j'ai vu de quelle marchandise il s'agissait, parce que je l'ai tout de suite reconnue à sa forme aplatie : c'était la boîte. Et dans la boîte, il y a nos principaux bijoux et des choses de ce genre. Je crois que c'est à cause de moi qu'ils parlaient de "marchandise", pour que je ne me doute de rien. M. Sütö l'a tout de suite fourrée dans sa serviette. Ensuite, ils ont eu une petite dispute : en effet, M. Sütö a sorti sa plume, il voulait à tout prix donner à mon père un "récépissé". Il a longuement insisté, bien que mon père lui ait dit de ne pas "faire l'enfant", et que "entre nous, on n'a pas besoin de ça". J'ai remarqué que cela faisait grand plaisir à M. Sütö. Il a dit : "Je sais bien que vous

me faites confiance, patron ; mais dans la pratique tout doit être fait en bonne et due forme.” Il a même appelé ma belle-mère à la rescousse : “N’est-ce pas, chère madame ?” Mais elle s’est contentée de dire avec un sourire las aux lèvres qu’elle faisait entièrement confiance aux hommes pour régler au mieux cette question.

Je commençais à m’ennuyer un peu quand il a enfin rangé sa plume ; puis ils ont réfléchi sur ce qu’ils allaient faire du grand nombre de planches qui restaient dans cet entrepôt-ci. J’ai entendu mon père dire qu’à son avis il fallait faire vite, avant que les autorités “ne mettent éventuellement la main sur le magasin”, et il a demandé à M. Sütö d’aider ma belle-mère dans cette affaire par son expérience et son savoir-faire. M. Sütö, se tournant vers ma belle-mère, a immédiatement déclaré : “Cela va de soi, chère madame. De toute façon, nous serons en contact permanent, à cause des comptes.” Je crois qu’il parlait de l’entrepôt dont il avait la garde. Beaucoup plus tard, il a pris congé. L’air sombre, il a serré longuement la main de mon père. En même temps, il considérait que, “à des moments pareils, il n’y a pas de place pour les longs discours” et qu’il voulait simplement dire un seul mot d’adieu à mon père, à savoir : “A bientôt, patron.” Mon

père lui a répondu en esquissant un sourire : “Espérons qu’il en sera ainsi, monsieur Sütö.” Au même moment, ma belle-mère a ouvert son sac à main, elle en a sorti un mouchoir qu’elle a porté directement à ses yeux. Des bruits bizarres gargouillaient dans sa gorge. Tous se taisaient et la situation était très pénible, d’autant plus que j’avais l’impression que je devrais faire quelque chose, moi aussi. Mais tout s’était passé si vite, rien de sensé ne me venait à l’esprit. Je voyais que M. Sütö était gêné, lui aussi : “Mais madame, a-t-il dit, il ne faut pas, vraiment pas.” Il avait l’air un peu effrayé. Il s’est baissé, il s’est pratiquement jeté la bouche la première sur la main de ma belle-mère pour exécuter son habituel baisemain. Après, il s’est tout de suite dirigé vers la porte : j’ai à peine eu le temps de m’ôter de sa route. Il a même oublié de me dire au revoir. Après son départ, on a entendu ses pas lourds sur les marches de bois pendant un moment encore.

Mon père a gardé le silence un certain temps, puis il a dit : “Eh bien, nous voilà plus légers d’autant.” Ma belle-mère lui a demandé d’une voix encore larmoyante s’il n’aurait pas mieux valu accepter ce fameux reçu de M. Sütö. Mais mon père a répondu qu’un tel

récépissé n'avait aucune "valeur pratique", sans compter que le cacher aurait été plus dangereux que la boîte elle-même. Et il lui a expliqué que dorénavant "nous devons tout miser sur le même cheval", c'est-à-dire faire entièrement confiance à M. Sütö, étant donné qu'à l'heure actuelle nous n'avons pas d'autre solution. Alors ma belle-mère s'est tue, mais ensuite elle a remarqué que, bien que mon père puisse avoir raison, elle se sentirait quand même plus tranquille avec "un récépissé dans les mains". En revanche, elle n'était pas capable d'expliquer clairement pourquoi. Alors mon père a dit qu'ils devraient plutôt se mettre dare-dare au travail qui les attendait parce que, comme il disait, le temps pressait. Il voulait lui transmettre les livres de compte pour qu'elle puisse les contrôler et que le magasin ne s'arrête pas parce que lui allait au camp de travail. En même temps, il m'adressait quelques mots en passant. Il m'a demandé si j'avais pu sortir du lycée sans problèmes, et ainsi de suite. Finalement, il m'a dit de m'asseoir et d'attendre en silence qu'ils aient terminé leur travail sur les registres.

Sauf que ça a pris du temps. D'abord, j'ai essayé de patienter, je m'efforçais de penser à mon père, précisément au fait

qu'il allait partir demain et que je ne le reverrais vraisemblablement pas de sitôt ; mais, au bout d'un certain temps, j'en ai eu assez de penser à ça et comme je ne pouvais rien faire d'autre pour mon père, je me suis ennuyé. J'étais las de rester assis, alors je me suis levé pour aller boire au robinet, pour qu'il se passe quelque chose, c'est tout. Ils ne disaient rien. Ensuite, je suis allé derrière, entre les planches, faire un petit besoin. Quand je suis revenu, je me suis lavé les mains au lavabo ébréché et rouillé, puis j'ai sorti mon goûter du cartable et je l'ai mangé, et pour finir j'ai encore bu de l'eau du robinet. Ils ne disaient rien. Je me suis rassis à ma place. Ensuite, je me suis terriblement ennuyé, pendant très longtemps encore.

Il était déjà midi quand nous sommes remontés dans la rue. J'étais de nouveau ébloui, maintenant c'était la lumière qui me gênait. Mon père s'est longuement débattu avec les deux cadenas gris, j'avais presque l'impression qu'il le faisait exprès. Ensuite, il a donné les clés à ma belle-mère, puisqu'il n'en aurait plus besoin. Je le sais parce qu'il l'a dit. Ma belle-mère a ouvert son sac à main, j'ai craint que ce ne soit de nouveau pour prendre son mouchoir, mais elle y a seulement fourré les clés. On est partis au triple

galop. J'ai cru qu'on rentrait à la maison ; mais non, nous sommes d'abord allés faire des achats. Ma belle-mère avait une longue liste de tout ce dont mon père aurait besoin au camp de travail. Elle s'en est déjà procuré une partie hier. Le reste, il fallait encore le trouver. C'était un peu désagréable de marcher avec eux, comme ça, tous les trois, et tous les trois avec une étoile jaune. Quand je suis tout seul, je trouve ça plutôt amusant. Pourtant avec eux, ça me gêne presque. Je ne saurais dire pourquoi. Mais je n'y ai plus pensé par la suite. Dans tous les magasins, il y avait du monde, sauf dans celui où on a acheté le sac à dos : on était les seuls clients. Une odeur de tissu enduit flottait dans l'air. Le marchand, un petit vieux jauni mais avec des fausses dents brillantes et un protège-coude sur un bras, ainsi que sa grosse femme étaient très aimables. Ils ont amoncelé toutes sortes de marchandises devant nous. J'ai remarqué que le commerçant disait "mon petit" à la vieille femme et qu'il la faisait courir pour chercher les articles. D'ailleurs, je connais ce magasin, il n'est pas loin de chez nous, mais je n'y étais encore jamais entré. C'est une espèce de magasin de sport, bien qu'on y vende aussi autre chose. Ces derniers temps, on peut y trouver des étoiles

jaunes fabrication maison, parce que, bien sûr, il y a une grave pénurie d'étoffe jaune en ce moment. (En ce qui nous concerne, ma belle-mère s'en est occupée à temps.) Si je ne m'abuse, leur trouvaille consiste à tendre le tissu sur une feuille de carton, c'est plus joli comme ça, et puis les branches ne sont pas aussi ridiculement mal découpées que sur les étoiles que certaines personnes se sont faites elles-mêmes. J'ai remarqué qu'ils s'étaient décoré la poitrine avec leur propre article. Et c'était comme s'ils ne la portaient que pour en donner envie aux clients.

Mais la vieille femme revenait déjà avec la marchandise. Avant, le commerçant nous avait demandé, "avec notre permission", si nous faisons des préparatifs pour le travail obligatoire. C'est ma belle-mère qui a répondu "oui". Il a hoché la tête d'un air triste. Il a même levé ses mains décrépites, couvertes de taches brunes avant de les laisser retomber sur le comptoir d'un geste compatissant. Alors ma belle-mère lui a signalé que nous aurions besoin d'un sac à dos et lui a demandé s'il en avait. Il a hésité, puis il a dit : "Pour vous, ça se trouvera." Et il a dit à sa femme : "Mon petit, va en chercher un à la réserve pour le monsieur !" Le sac à dos convenait parfaitement. Mais

il a encore envoyé sa femme chercher d'autres objets dont, selon lui, mon père "ne peut se passer là où il va". Dans l'ensemble, il nous parlait avec beaucoup de tact et de compassion, il évitait dans la mesure du possible d'employer l'expression "service du travail obligatoire". Il ne montrait que des choses qui pouvaient être utiles, une gamelle hermétique, un canif avec toutes sortes d'outils dans le manche, une sacoche, etc., que, a-t-il souligné, on venait toujours lui acheter dans des "circonstances analogues". Ma belle-mère a acheté le canif pour mon père. Moi aussi, il me plaisait bien. Quand on a eu trouvé toutes les fournitures, le marchand a dit à sa femme : "La caisse !" La vieille femme emmitouflée dans une robe noire a laborieusement enfoncé son corps flasque entre la caisse enregistreuse et un fauteuil capitonné. Le commerçant nous a accompagnés jusqu'à la porte. Là, il a dit "au plaisir de vous revoir", puis il s'est penché vers mon père et a ajouté tout bas, sur le ton de la confiance : "Comme nous le pensons : vous et moi."

On a enfin repris le chemin de la maison. Nous habitons dans un grand immeuble de rapport, près de la place où se trouve l'arrêt de tramway. On était déjà à l'étage quand ma belle-mère s'est

rappelé qu'elle avait oublié de réaliser les tickets de pain. J'ai dû retourner à la boulangerie. Après avoir fait un peu la queue, j'ai réussi à rentrer dans la boutique. D'abord, j'ai dû me présenter chez sa femme, une blonde avec des gros seins : c'est elle qui a découpé le bon carré, et seulement après chez le boulanger qui servait le pain. Il ne m'a même pas répondu quand je l'ai salué, parce que tout le monde sait dans le quartier qu'il n'aime pas les juifs. C'est pourquoi il manquait quelques dizaines de grammes au morceau de pain qu'il m'a jeté. En revanche, j'ai entendu dire que, de cette façon, il faisait plus de bénéfice par ration. Et d'une certaine manière, à son regard haineux et à ses gestes experts, à cet instant j'ai soudain compris le principe de sa pensée, la raison pour laquelle il ne lui était même pas possible d'aimer les juifs, parce que, alors, il pourrait avoir la désagréable impression de les rouler. Alors que là, il agit conformément à ses convictions, et une sorte de principe guide ses actes, ce qui – je l'admets – est tout à fait différent, bien sûr.

Je me dépêchais de rentrer parce que j'avais déjà très faim et c'est pourquoi j'ai tout juste accordé un mot à Annamária : elle dévalait l'escalier pendant que je

montais. Elle habite sur notre palier, chez les Steiner que nous voyons dernièrement tous les soirs chez les vieux Fleischmann. Autrefois, on ne prêtait pas vraiment attention aux voisins : mais maintenant, il s'est avéré que nous sommes de la même race, et cela nécessite le soir un petit échange de vues à propos de nos perspectives communes. Pendant ce temps, nous deux, on parle toujours d'autre chose, et c'est ainsi que j'ai appris que les Steiner ne sont en réalité que son oncle et sa tante : ses parents divorcent et comme ils n'ont pas encore pu se mettre d'accord à son sujet, ils ont décidé que le mieux serait qu'aucun des deux ne la garde. Avant, elle était en pension, pour la même raison que moi autrefois. Elle doit avoir environ quatorze ans, comme moi. Elle a un long cou. Sa poitrine commence à s'arrondir sous son étoile jaune. On l'avait envoyée à la boulangerie elle aussi. Elle voulait savoir si je n'avais pas envie de faire un petit rami à quatre, l'après-midi, avec les deux sœurs. Celles-ci habitent à l'étage au-dessus du nôtre. Annamária les fréquente, mais moi je ne les connais que pour les voir dans le couloir ou dans l'abri anti-aérien. La plus petite semble avoir onze ou douze ans. La plus grande a le même âge qu'Annamária, c'est elle qui me l'a

dit. Parfois, quand je me trouve par hasard dans la pièce qui donne sur la cour, je la vois rentrer ou sortir, sur le palier d'en face. Je suis déjà tombé nez à nez avec elle sous le porche. J'ai pensé que ce serait l'occasion de faire plus ample connaissance : donc, ça m'aurait dit. Mais au même moment, j'ai pensé à mon père et j'ai dit à Annamária : "Pas aujourd'hui, parce qu'ils ont réquisitionné mon père." Elle s'est immédiatement souvenue d'avoir entendu son oncle parler du problème de mon père. Elle a fait cette remarque : "Bien sûr." On est restés un peu sans rien dire. Ensuite, elle m'a demandé : "Et demain ?" Mais je lui ai dit : "Plutôt après-demain." Et j'ai tout de suite ajouté : "Peut-être."

Quand je suis arrivé à la maison, mon père et ma belle-mère étaient déjà à table. Pendant qu'elle s'occupait de mon assiette, ma belle-mère m'a demandé si j'avais faim. J'ai dit : "Terriblement", sur le coup, je ne pensais à rien d'autre, et puis c'était vrai. Elle a rempli mon assiette, mais s'est à peine servie elle-même. Ce n'est pas moi qui l'ai remarqué mais mon père, et il lui a demandé pourquoi. En guise de réponse, elle a dit en gros que dans les circonstances actuelles son estomac serait incapable d'accepter une quelconque nourriture, et j'ai vite compris

ma gaffe. Il est vrai que mon père a désapprouvé son comportement. Il argumentait en disant qu'elle ne devait pas se laisser aller, juste au moment où elle devait être forte et persévérante. Elle ne répondit rien mais j'entendis un bruit et quand je levai les yeux, je vis qu'elle pleurait. C'était de nouveau très pénible, je m'efforçais de ne regarder que dans mon assiette. Je remarquai quand même le geste de mon père qui voulait lui prendre la main. Un instant plus tard, comme je les entendais garder le silence, prudemment, je les regardai de nouveau, ils étaient assis main dans la main et se regardaient intensément, comme un homme et une femme. Je n'ai jamais aimé ça, et là aussi, ça me gênait. Pourtant, c'est au fond une chose naturelle, je crois. N'empêche que je n'aime pas. Je ne sais pas pourquoi. Ce fut moins pesant dès qu'ils se sont remis à parler. Il était de nouveau question de M. Sütö, brièvement, et bien sûr de la boîte et de notre autre entrepôt : à ce que j'entendais, mon père était rassuré de les "savoir en de bonnes mains", comme il disait. Ma belle-mère partageait son apaisement, mais elle a quand même mentionné le problème des "assurances", en disant qu'elles n'étaient fondées que sur la parole donnée et que la question était de savoir

si cela suffisait. Mon père haussa les épaules et a répondu que non seulement dans le commerce, mais aussi “dans les autres domaines de la vie”, on n’était plus sûr de rien. Ma belle-mère lui a donné raison en poussant un soupir saccadé : elle regrettait déjà d’avoir mentionné cette histoire et priait mon père de ne pas dire cela, de ne pas penser ainsi. Mais alors il s’est demandé comment elle pourrait faire face aux énormes soucis qui l’attendaient dans des circonstances aussi difficiles, seule, sans lui : elle a répondu qu’elle ne serait pas seule puisque j’étais là. Nous deux, poursuivit-elle, nous veillerions l’un sur l’autre jusqu’à ce que mon père revienne parmi nous. Et elle se tourna vers moi, la tête légèrement inclinée sur le côté, et me demanda s’il en serait bien ainsi. Elle souriait, mais en même temps sa bouche tremblait. J’ai dit oui. Mon père me regardait, son regard était doux. D’une certaine manière, ça m’a surpris, et voulant moi aussi faire quelque chose pour lui, j’ai repoussé mon assiette. Il l’a remarqué et m’a demandé pourquoi j’avais fait ça. J’ai dit : “Je n’ai pas faim.” J’ai vu que ça lui faisait plaisir : il m’a caressé la tête. Et à cause de cette caresse, j’ai senti pour la première fois de la journée quelque chose me serrer la gorge ; pas une envie

de pleurer, plutôt une espèce de nausée. J'aurais voulu que mon père ne soit plus là. C'était vraiment très désagréable, mais je le ressentais si nettement que je ne pouvais pas penser à autre chose, et à cet instant, j'étais complètement troublé. Juste après, j'aurais pu pleurer, mais je n'en ai plus eu le temps, parce que les invités sont arrivés.

Ma belle-mère avait déjà parlé d'eux auparavant : "Il n'y aura que les plus proches parents", avait-elle dit. Et elle a ajouté, commentant un mouvement de mon père : "Mais puisqu'ils veulent te dire au revoir. Il n'y a rien de plus naturel !" La sonnette retentissait déjà : c'étaient la sœur et la mère de ma belle-mère. Bientôt sont arrivés les parents de mon père, grand-père et grand-mère. On a tout de suite installé la grand-mère sur le canapé, parce qu'il faut dire que même avec ses lunettes épaisses comme des loupes elle y voit à peine, et elle est au moins aussi sourde qu'elle est myope. Mais elle veut quand même participer aux événements qui se déroulent autour d'elle et se rendre utile. C'est dire s'il y a beaucoup de travail avec elle, d'une part parce qu'il faut tout le temps lui hurler à l'oreille où en sont les choses, et d'autre part pour l'empêcher astucieusement de s'en mêler, parce que

ses interventions ne feraient que mettre la pagaille.

La mère de ma belle-mère est venue avec un chapeau fringant en forme de cône : sur le devant, il y avait une plume en travers. Elle l'a vite enlevé et alors sont apparus ses beaux cheveux clairsemés, blancs comme neige, et leur fine tresse enroulée en un chignon rachitique. Elle a un visage fin et jaune, de grands yeux bruns, deux replis de peau flétrie pendouillent à son cou : elle ressemble à un chien de chasse très intelligent, très raffiné. Elle branle toujours un peu du chef. Elle a été chargée de préparer le sac à dos de mon père, vu qu'elle sait très bien faire ce genre de chose. Elle s'est immédiatement mise au travail, selon la liste que ma belle-mère lui a passée.

Mais nous n'avons trouvé aucune tâche pour la sœur de ma belle-mère. Elle est beaucoup plus âgée que ma belle-mère et son apparence est différente, comme si elle n'était même pas sa sœur : petite, grassouillette, avec un visage de poupée émerveillée. Elle bavardait tout le temps, elle pleurait aussi et embrassait tout le monde. J'ai eu du mal à me dégager de sa poitrine molle qui sentait la poudre de riz. Quand elle s'asseyait, toute la chair de son corps s'affalait sur

ses cuisses courtaudes. Et pour dire deux mots de mon grand-père : il est resté debout à côté du canapé de grand-mère et il écoutait ses jérémiades d'un air patient, imperturbable. D'abord, elle a pleuré à cause de mon père ; mais ses propres ennuis ont commencé à lui faire oublier ce souci-là. Elle se plaignait de la tête, des sifflements et bourdonnements que la tension provoquait dans ses oreilles. Mon grand-père avait l'habitude : il ne lui répondait même pas. Il est resté sans bouger à côté d'elle, jusqu'à la fin. Je ne l'ai pas entendu prononcer un seul mot, mais à chaque fois que je regardais dans sa direction, je le voyais là, dans le même coin qui semblait petit à petit dans la pénombre à mesure que l'heure avançait : une faible lueur éclairait encore son front chauve et l'arête de son nez, tandis que ses orbites et le bas de son visage se noyaient déjà dans l'obscurité. Et ce n'est qu'à l'éclat de ses petits yeux qu'on voyait qu'il suivait tous les mouvements dans la pièce, imperceptiblement.

Par-dessus le marché, une cousine de ma belle-mère est arrivée avec son mari. Je l'appelle oncle Vili parce que c'est son nom. Il y a quelque chose qui cloche dans sa démarche, c'est pourquoi l'une de ses chaussures a une semelle plus

épaisse que l'autre, mais c'est grâce à cela qu'il a le privilège de ne pas devoir aller au camp de travail. Il a une tête en forme de poire, large, bosselée et chauve au sommet, mais qui devient plus étroite vers le front et le menton. Dans la famille, on tient compte de son avis, parce que, avant d'ouvrir une agence de courses hippiques, il a fait du journalisme. Maintenant aussi il voulait donner des nouvelles intéressantes qu'il tenait "de source sûre" et qualifiait "d'absolument dignes de foi". Il s'assit dans un fauteuil, déplia sa mauvaise jambe, se frotta les mains dans un bruissement sec et nous informa qu'il fallait s'attendre bientôt à des "changements radicaux dans notre situation", à savoir que des "négociations secrètes" venaient de commencer à notre sujet "entre les Allemands et les puissances alliées, avec un médiateur neutre". En effet, les Allemands, expliquait oncle Vili, "se sont finalement rendu compte eux-mêmes de leur situation désespérée sur les différents fronts". A son avis, nous, "la communauté juive de Budapest", "tombions à pic" pour eux dans leur tentative de "tirer des avantages sur notre dos auprès des Alliés" qui feraient bien sûr tout leur possible pour nous ; et il a encore mentionné un "facteur important", selon lui, qu'il connaissait du temps

où il était journaliste et qu'il appelait "l'opinion mondiale" ; il dit que celle-ci était "bouleversée" par ce qui nous arrivait. Il poursuivit en disant que les négociations étaient certes difficiles, et que cela expliquait la sévérité des mesures prises actuellement à notre rencontre ; mais ce n'étaient que les suites logiques "du grand jeu dans lequel nous ne sommes en fait que les instruments d'une manœuvre de chantage international aux proportions inimaginables" ; il objecta que lui, qui savait bien "ce qui se passe à l'envers du décor", considérait que tout ça n'était rien qu'un "bluff spectaculaire", n'ayant d'autre but que d'obtenir le prix maximum, et il ne nous demandait qu'un peu de patience, le temps que "les événements se dénouent". Alors mon père lui a demandé si c'était pour demain ou s'il devait considérer que sa convocation n'était "rien que du bluff", peut-être devait-il rester au lieu d'aller demain au camp de travail. Ça a un peu embarrassé oncle Vili. Il a répondu : "Eh bien, non, bien sûr que non." Mais il a affirmé qu'il était absolument sûr que mon père serait bientôt de retour à la maison. "C'est la douzième heure", dit-il en se frottant sans cesse les mains. Avant d'ajouter : "Si un seul de mes tuyaux était aussi sûr que ça, je ne

serais pas sans le sou en ce moment !” Il voulait ajouter quelque chose, mais ma belle-mère et sa mère venaient juste d’en finir avec le sac à dos et mon père s’est levé pour essayer s’il n’était pas trop lourd.

Le frère aîné de ma belle-mère, oncle Lajos, est venu le dernier. Il exerce dans notre famille une fonction très importante, mais je ne saurais dire précisément laquelle. Il a tout de suite voulu parler en tête à tête avec mon père. J’ai remarqué que cela énervait ce dernier qui lui a fait comprendre, avec beaucoup de tact, certes, de faire vite. Et soudain, il s’est mis à me travailler. Il m’a dit qu’il aimerait “discuter” avec moi. Il m’a entraîné dans un coin de la pièce et m’a placé devant une armoire, en face de lui. Il a commencé par me dire que, comme je le savais, mon père “nous quitte” demain. Je lui ai dit que je le savais. Il voulait m’entendre dire s’il allait me manquer. Comme cette question m’énervait un peu, j’ai répondu : “Naturellement.” Et comme je trouvais que ça faisait un peu court, j’ai vite ajouté : “Beaucoup.” Sur quoi, il a longuement hoché la tête avec une expression douloureuse sur le visage.

Mais, par la suite, il m’apprit deux ou trois choses intéressantes et surprenantes.